



isabelle ganga



Lire la ville

Manuel pour une hospitalité de l'espace public

Un entretien avec Chantal Deckmyn,
architecte, anthropologue et autrice

« *L'écriture, c'est de la parole
à l'état solide* » - (Lire la ville, p.233)

Le temps de la formation

Chantal Deckmyn : Ma formation, je dirais qu'elle s'est faite davantage par l'expérience, par l'exercice de mon travail qu'à travers un cursus universitaire. Au départ, je n'avais aucune espèce d'ambition professionnelle, une aspiration seulement à écrire et à peindre.

Je me suis d'abord engagée dans des études de philosophie, pensant que j'y trouverais de quoi apprendre à vivre. Nous étions en 1966 et l'université n'était pas vraiment faite pour ça. J'ai alors décidé de me tourner vers les beaux-arts et, finalement, je me suis inscrite à l'école d'architecture. Mais, à Marseille, l'école était à l'époque davantage entichée d'informatique que d'architecture et j'ai fait l'essentiel de mes études à Paris.

Durant ma période marseillaise, je faisais partie d'un groupe un peu rebelle qui, au lieu de travailler sur les projets que l'on nous proposait, s'intéressait aux modalités et aux enjeux politiques de la résorption des bidonvilles.

La deuxième année, – sous couvert d'étudier Chandigarh, la ville de Le Corbusier –, nous avons entrepris un périple de trois mois en Afghanistan, Inde et Népal. En camion maraîcher. Outre l'ouverture et la beauté, l'une des leçons de cette aventure a été pour moi une prise de conscience : je mesurais à quel point l'on ne comprend pas ce à quoi on a affaire, en particulier à quel point les autres sont *autres*, inaccessibles dans ce qu'ils vivent, pensent, dans ce qui les motive. Et que cela valait pour tout un chacun, pas seulement pour ceux que nous rencontrions, dont la culture était si éloignée de la nôtre. J'y ai donc pris conscience de mon ignorance et de ce que cette ignorance était le point de départ nécessaire pour commencer à connaître, par exemple en écoutant, en observant très longuement.

À Paris, une autre aventure parallèle à mes études a été d'entreprendre une formation de psychanalyste. Voilà pour ce qui est de ma formation initiale : mon profil n'est pas celui d'une chercheuse universitaire, même si j'ai passé,

Cursives : cursif, ive : adj. 1792 ; cursif ; 1532 ; latin médiéval *cursivus*, de *currere*, courir. I. Qui est tracé à la main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente". (M.Cohen), Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Écrire en cursive. II. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. (Le Petit Robert).

CURSIVES

bien plus tard, à 55 ans, un diplôme de recherche en anthropologie.

Un formation davantage faite par l'expérience, dis-tu...

Ch.D. : En fait l'expérience dont je parle a précisément débuté au moment du diplôme. Et cette première expérience - une expérience d'écriture - a déterminé toutes les autres.

Suivre des études répond à un intérêt personnel, n'engage que soi. Exercer le métier d'architecte et d'urbaniste est tout autre chose : ce que l'on fait a un impact direct sur les autres. Le passage que représente le diplôme, ce moment de bascule, me posait, assez logiquement, une question déontologique : « L'espace construit, contribue-t-il à façonner les sujets que nous sommes ? Et si oui, comment ? » Si oui, la responsabilité d'un architecte dépasse les simples dimensions techniques, esthétiques et de confort ; elle l'engage vis-à-vis des autres sur les plans philosophique, symbolique et politique.

À l'époque, on ne trouvait pas de littérature sur le sujet. J'ai décidé alors de me donner pour terrain mon propre cas et de prendre comme objet d'étude un récit-témoin autobiographique relatant l'espace de mon enfance (du fait de la profession de mon père, celle-ci s'est déroulée dans ce qui était à l'époque l'hôpital psychiatrique de Marseille, *La Timone*).

Mon idée était d'analyser ce témoignage afin de comprendre si, et comment, cet espace avait pu me former. Mon diplôme comprenait donc deux parties : un récit et une analyse de ce récit.

En l'absence de modèle et pour constituer un objet suffisamment fiable, il a fallu me doter d'une méthode ou d'un protocole permettant de guider l'écriture de mon récit-témoin. Pour cela, j'ai emprunté quelques-unes de ses règles à la psychanalyse : ne pas me censurer ; laisser les évocations venir et s'associer dans l'ordre où elles se présentaient ; rester au plus près de leur expression factuelle, en dehors de toute visée littéraire. Ainsi, la tonalité de mon récit s'est en quelque sorte tenue dans la sous-face de l'écriture. Autant, ma seconde partie n'a été qu'une ébauche (tout me restait à découvrir et cette recherche s'est poursuivie dans de multiples ricochets durant toute ma vie professionnelle), autant ce récit-témoin initial est resté dans sa compacité comme un météorite planté quelque part dans mon univers et, tel un pôle magnétique, a entièrement orienté ma façon de travailler.

Peux-tu nommer quelques-unes des implications de cette « expérience » qui a déterminé toutes les autres ?

Ch.D. : Elles sont de plusieurs natures. Cette expérience m'a fait entrer dans l'écriture et l'écriture est restée pour moi un outil essentiel.

Elle m'a également appris à toujours me placer du point de vue du sujet de la situation et non en surplomb, que ce soit au-dessus d'un plan d'architecture ou dans la relation à un autre.

De là : le besoin de fonder les projets d'abord sur l'observation attentive de l'existant et sur la prise en compte de la subjectivité plutôt que sur des normes, des grilles d'indicateurs, des standards ou des modèles importés. Par exemple, pour entendre le point de vue du sujet dans un projet urbain, j'utilise des récits d'espace. Mais pour que ces récits constituent une base solide, fiable, il faut que la subjectivité soit ici une subjectivité, non d'opinion, mais de témoignage. Un témoignage est incontestable : si je témoigne que « j'ai froid », personne ne peut contester mon témoignage ni celui d'un autre qui, au même moment, dira « j'ai chaud ». L'un et l'autre sont vrais et, ce qui est particulièrement intéressant, ces deux vérités contraires peuvent coexister et trouver une traduction inventive dans le projet.

Dans ma vie professionnelle, cette prise en compte de l'existant s'est traduite dans des projets et des actions appartenant à des domaines qui peuvent sembler éloignés les uns des autres. Le point commun de ces actions était une posture philosophique : *faire avec ce qu'il y a, repérer les intentions et potentiels déjà là* et tenter de les développer.

Ce qui suppose une approche sans jugement, recherchant non pas les

manques et les dysfonctionnements – d'un lieu, d'une personne – mais les caractéristiques présentes, en ce qu'elles portent de forcément intéressant. Les deux principaux sujets, apparemment disjoints, sur lesquels j'ai ainsi travaillé ont été la ville (plutôt que *l'urbanisme*) et le travail (plutôt que *l'emploi*).

La ville / le travail

Ch.D. : Je construis d'une part, depuis 1974, des projets d'architecture et d'aménagement urbain : des requalifications de cités d'habitat social, des programmes de développement économique et urbain, des évaluations de politiques publiques, notamment de la politique de la ville, etc.

De l'autre, depuis 1979, je m'occupe du repérage des compétences des personnes et de leur accès à une activité professionnelle. Notamment, depuis 1997, pour des personnes dites inemployables (absence de diplôme, maladies invalidantes, prison, toxicomanie, psychiatrie, SDF...).

La méthode que j'ai été amenée à développer, et à laquelle j'ai formé une équipe d'écrivains, s'appuie, elle, sur le récit de vie, un récit écrit. Et je dirais qu'elle est imparable : tout un chacun est doué de compétences, plus qu'il n'en faut, et apte à exercer un métier qualifié (notre taux de réussite s'est maintenu autour de 80%). J'ai travaillé avec plusieurs ministères, notamment avec celui de la justice sur les « jeunes délinquants » et la sûreté urbaine.

Mais, pour revenir à mon expérience première, vécue hors la ville et pour ainsi dire hors du monde, je dirais qu'elle m'a mise en demeure de comprendre ce qu'était la ville.

J'ai mis longtemps à comprendre deux choses.

D'une part sur la question initiale que portait mon diplôme quant au rapport entre l'espace construit et la formation des individus : il est évident que des constructions, qui sont de l'ordre de la matière, ne peuvent produire ce qui est de l'ordre du vivant.

Il est tout aussi évident que l'un et l'autre ne sont pas sans lien. En fait, ce lien entre l'espace construit et les individus existe bien, mais il est *conditionnel et non causal* : par exemple un détenu sait parfaitement que, si les murs de sa cellule conditionnent entièrement sa vie, ils ne sont pas la cause de son enfermement. Pour autant les conditions ne sont pas moins importantes que les causes, elles sont même premières, et travailler sur les conditions ne demande pas la même approche que de travailler sur les causes.

Chercher à combattre les causes, là où il faudrait favoriser des conditions, conduit à des erreurs majeures.

Les politiques sociales et sécuritaires en matière d'urbanisme, fondées sur cette confusion de raisonnement, multiplient les erreurs et les surenchères.

D'autre part, j'ai également mis un temps à comprendre que les zones (de logement, commerciales, d'activité) mises en œuvre par l'urbanisme à partir des années 1950 étaient autant d'hétérotopies similaires à celle que j'avais connue. Que les dogmes de cet urbanisme, façonnés par l'idéologie des années 1930 et rédigés par Le Corbusier dans la *Charte d'Athènes*, étaient toujours en vigueur.

De ton enfance à La Timone, tu dis que c'était une «hétérotopie» ?

Ch.D. : Une hétérotopie, selon le concept créé par le philosophe Michel Foucault, désigne des lieux délimités, isolés dans leur contexte, dédiés à une fonction spécifique et régis par une organisation et des règles qui leur sont propres : un cimetière, une prison, un hôpital, un navire...

Mon père, appartenant à la direction de l'APHM¹, avait son logement de fonction dans l'hôpital de La Timone. C'est là que j'ai vécu mes dix-huit premières années. D'autres familles de fonctionnaires y habitaient également et nous étions une bande d'enfants. Pour les patients, c'était un lieu d'enfermement et la vie y était un peu celle d'une colonie, nos familles étant les colons et les "fous" les colonisés...

C'était une organisation qu'on pourrait dire totalitaire où la rationalité devait partout s'imposer à la folie.

¹ Assistance Publique - Hôpitaux de Marseille



Architecture symétrique (c'était encore celle de l'asile construit au XIX^e siècle), tout le monde en uniforme, horaires stricts et cadencés, plates-bandes au cordeau... L'enceinte de 22 hectares abritait une sorte d'autarcie et, outre les services psychiatriques, on y trouvait une chapelle, un théâtre avec un cinéma, une porcherie, des jardins potagers, des vergers, un terrain de foot, des terrains vagues. On y rencontrait des chevaux, des poules, des lapins et, dans le jardin attenant à la pharmacie centrale des cobayes.

Pour nous, les enfants, qui nous glissions dans les interstices, la transgression était la règle : l'hôpital était un immense terrain de jeu où nous étions des roitelets, à la fois parfaitement libres et protégés.

Mais, contrairement à ceux qui y étaient internés, nous pouvions sortir de notre enclos, notamment pour aller à l'école. Nous faisons donc des incursions dans la ville, dont j'avais une vision je dirais stroboscopique. La ville, dont je voyais bien qu'elle était le lieu de la vraie vie, émettait une lumière qui m'attirait irrésistiblement, tout autant que m'inquiétait sa part d'inconnu : je n'y étais plus ni libre ni protégée.

Comment s'est alors opéré ton passage de l'hétérotopie à la ville ?

Ch.D. : En sortant de mon hétérotopie, comprendre comment habiter le monde est devenu un impératif sans que je sache encore s'il était celui d'un désir ou d'un devoir.

La ville offrait sa réponse évidente et massive, mais aussi son énigme, abyssale. Il fallait me réveiller, me mettre au travail, essayer d'entrer en relation avec l'énigme. La même sorte d'impératif, sans doute, pousse un amputé à faire de la compétition sportive. C'est en tout cas cet impératif qui sous-tend mon travail, qui me fait m'interroger sur ce qu'est la ville, cette organisation spatiale très reconnaissable qui va du hameau (dont on voit bien la différence d'avec un lotissement pavillonnaire) à la grande ville et au bidonville. Non pas l'urbanisation, mais la ville "immanente", l'écosystème dont l'humanité s'est dotée depuis plus de 7000 ans. Et pour ma part, c'est sans doute à l'aune d'une expérience intime de privation de la ville que je mesure sa valeur, celle d'un trésor inestimable et irremplaçable, tout autant que je mesure le désastre de sa disparition largement entamée.

La ville résulte fondamentalement de trois mouvements, dans cet ordre :

- une inscription dans un territoire, négociée avec les données vivantes, historiques et géographiques pré-existantes : le territoire est notre hôte accueillant et nous sommes ses hôtes accueillis ;
- un désir et un geste des humains pour habiter un espace qui ne leur est pas destiné et qu'ils vont organiser, matériellement et symboliquement, pour le rendre par eux habitable : ce désir est le seul fondement légitime et vivant sur lequel s'appuie l'existence de la ville ;



• enfin, une vision politique qui permet de réguler entre elles les volontés individuelles d'expansion, de soumettre la loi du plus fort et les intérêts privés à l'intérêt collectif.

L'articulation organique de ces trois mouvements, leur alchimie, relève d'une sorte de miracle. C'est cette organisation spécifiquement humaine de l'espace que le mouvement moderne de l'urbanisme a commencé à détruire activement à partir des années 1950. Cet urbanisme, conduit par une approche gestionnaire, statistique, technique, et aujourd'hui financière, a fait table rase du territoire et nié son histoire, notre culture. Il a désagrégé le corps de la ville et l'a éclaté en zones fonctionnelles, autour d'un centre-ville qui est alors devenu lui-même une zone, historique et touristique.

La ville ne se résume pas au logement, habiter le monde non plus. La ville ne se décrète pas et elle ne se fabrique pas comme un objet industriel. Elle se cultive. Et pour la cultiver, il faut l'observer, connaître ses principes de développement et les respecter. La ville est un organisme extrêmement complexe dont il convient d'observer, écouter, puis aider et accompagner la croissance.

En quoi l'écriture est-elle un outil essentiel ? Comment en user pour construire la ville ?

Ch.D. : Le geste d'habiter précède le geste de construire et, parce que c'est un geste des humains, il est d'abord symbolique. Friedrich Hölderlin a écrit : « L'homme habite le monde en poète ». La pensée poétique n'est pas réductible à l'écriture, mais elle peut aussi passer par là.

C'est à deux titres que l'écriture est à mes yeux notre outil privilégié : comme éclairage, enseignement, et comme moyen d'explorer l'existant pour constituer la ville.

D'une part, les poètes sont nos antennes sensibles et se tiennent aux avant-postes de la pensée. Les poètes et les écrivains nous font voir et comprendre la ville : de Gaston Bachelard et Walter Benjamin à Schuichi Yoshida, en passant par Pier-Paolo Pasolini, Elio Vittorini, Jean-Christophe Bailly, Giancarlo Consonni, et tant d'autres avant et après eux. Si les dimensions symbolique et poétique sont bien l'une des propriétés essentielles de la ville, alors, la simple logique veut que les poètes aient leur mot à dire quant à l'art de la construire, que leur clairvoyance participe de façon opérationnelle à notre façon de la concevoir.

Le sens premier de poésie est un sens actif, puisqu'il vient du verbe grec *poiën* qui veut dire fabriquer, inventer. Chacun des comités ou services décidant de la ville devrait comporter des poètes.

Un récit qui prend le temps de voir.

D'autre part, si l'on comprend que la ville est un processus, non de fabrication, mais d'engendrement, de développement des potentiels de l'existant, l'observation attentive constitue la première phase de tout geste de construction ou d'aménagement. Et l'écriture reste l'outil le plus pertinent de cette observation. Mais, bien sûr, pas n'importe quelle écriture. Il s'agit alors, comme je l'évoquais, de la transcription fidèle et factuelle d'un témoignage, tous les sens en éveil. Un récit qui s'étonne, qui prend le temps de voir sans se laisser prendre au piège des évidences, de ce que l'on croit savoir. Un récit qui découvre une réalité dite banale comme il découvrirait une exoplanète. Un tel récit, en tant que témoignage, constitue déjà une base solide et fourmille d'indications pour passer à une phase de réalisation. La conjugaison de plusieurs récits d'un même lieu est d'une formidable richesse, leurs indications opérationnelles surpassent largement n'importe quel diagnostic territorial. Pour ma part, dans la suite de mon écrit sur La Timone, c'est la méthode que j'ai continué d'utiliser dans mes études et projets.

Mon expérience la plus récente s'est déroulée à Lyon. La mairie voulait réaménager la petite place Chardonnet. Une trentaine de volontaires ont suivi un protocole semblable à celui que Georges Perec propose dans *Espèces d'espaces*. Ils devaient choisir l'un des neuf emplacements prévus autour et au centre de la place et s'y tenir durant 1 heure 20 minutes sans écrire ; 30 minutes en notant tout ce qu'il se passait, tout ce qu'ils entendaient, sentaient, voyaient et ressentait ; 10 minutes encore pour revoir leurs notes ; ensuite, rentrer chez eux pour les rédiger. Les trente récits faisaient non seulement le tour de la place, mais aussi celui du cadran, heure par heure, jour et nuit.

De ces textes, il faut dire en premier lieu qu'ils sont beaux. Les récits sont des objets littéraires. Ceux-là, dans leur disposition à l'étonnement, dans leur simplicité factuelle et tellement attentive, sont d'une beauté particulière. Il en va de même, c'est frappant, des récits de vie que nous avons recueillis et écrits durant plusieurs années : confidentiels, ils sont autant de trésors cachés.

Ensuite, contrairement aux diagnostics qui partent de questions préformatées et de critères standards, ces récits partent du lieu, écoutent et transcrivent au plus près ce que ce lieu raconte d'inattendu et d'unique. Leurs mots et leurs phrases deviennent une matière première pour élaborer les devenir possibles du lieu.

Une fois les récits réunis, la deuxième phase consiste à repérer et tirer des récits les fils qui les traversent ; puis à les retisser ensemble, cette fois-ci par thème : les échappées visuelles, la lumière le jour, la nuit, le paysage sonore, etc.

Le contenu (proprement poétique) des thèmes indique de lui-même les possibilités d'aménagement sous la forme de différents scénarios programmatiques. Pour la troisième phase, c'est aux instances politiques de décider de mettre en route ou à l'essai tel scénario qu'elles choisiraient.

Que peux-tu nous dire de tes deux livres qui traitent de la ville ?

Les mots « politesse », « urbanité » et « civilité » sont définitivement reliés à la ville par leurs racines *polis*, *urbs*, *civitas* qui, en grec et en latin, signifient « ville ».

Les politiques urbaines désagrègent la ville, ce bien commun consubstantiel à l'humanité. Par-là, elles menacent la démocratie et la citoyenneté.

Elles assombrissent nos conditions de vie, abîment notre attachement aux lieux, hypothèquent nos capacités à vivre les uns avec les autres.

Quelques-uns tentent d'autres voies, mais l'ampleur et l'avancée implacable de ces politiques poussent la plupart au fatalisme quand ce n'est pas au déclinisme ou au cynisme.

Je crois que nous avons le devoir de soutenir le vivant et ce qui fait le propre de l'humanité, que nous ne pouvons pas nous contenter de

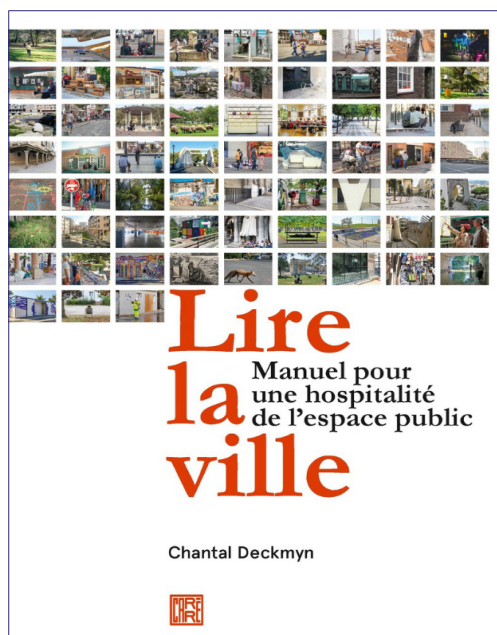
nous indigner ou de prédire la fin du monde et ainsi contribuer au désastre. Donc j'écris pour tenter de contribuer à la remise en culture d'une ville contemporaine.

Mon premier livre *Lire la ville, Manuel pour une hospitalité de l'espace public*, est paru en octobre 2020 à La Découverte chez Dominique Carré et vient d'être réimprimé. Il traite 19 composants de l'espace public : bancs, toilettes, commerces, etc., mais aussi la nuit, la nature en ville, la sûreté, etc.

Le second, à paraître en 2026 chez Actes Sud (titre provisoire : *Un crime parfait, essai sur la disparition de la ville*) expose dans sa première partie comment la ville nous forme, dans la deuxième comment l'urbanisme détruit la ville, et dans la troisième par quels chemins remettre la ville en culture.

Chantal Deckmyn

Cet entretien a été réalisé
puis mis en forme par Arlette Anave,
Marie-Noëlle Hôpital et Michel Neumayer.



Extraits de *Enfance à la Timone et de Lire la ville*

(...)

La Timone, c'était un bel endroit aussi à cause de tant de lieux interdits pour quelques-uns où il était toléré plutôt que permis d'aller. Pour nous la morgue n'était pas plus un lieu d'horreur que d'attrance. Ce n'était qu'après les heures du jour que les brancardiers poussaient devant eux les corps allongés sous un drap, sur des brancards avec de grandes roues comme de bicyclettes, et nous, à vélo, les croisions quelquefois dans nos promenades nocturnes ; nous posions un pied par terre, en arrêt, attendant qu'ils aient passé la porte du petit bâtiment, sans un mouvement, sans une curiosité vers cette porte, comme sans question. (...)

Les années 1970.

L'enthousiasme pour une architecture propre, héroïque, technique et statistique battait encore son plein, en écho aux aphorismes urbanistiques d'Alphonse Allais et de Le Corbusier — « mettre la ville à la campagne » — dont on n'avait pas encore compris qu'ils étaient des plaisanteries.

Après celle des grands ensembles, l'édification des villes nouvelles avait déjà commencé. Ainsi que les « rénovations » (c'est-à-dire la démolition) des centres-villes, à Paris, à Bordeaux et ailleurs. C'était comme si la guerre n'avait pas suffisamment montré que l'on pouvait aussi tuer les villes. Comme si la reconstruction qui se prolongeait indéfiniment sous nos yeux ne montrait pas suffisamment que nous ne savions plus engendrer ni édifier ce que l'on avait jusque là appelé des villes (...)

À quelques rares exceptions près, l'enseignement de l'architecture que j'ai suivi a porté sur les techniques constructives, l'urbanisme, le logement, les normes, les quantités, les équipements et les modes de vie. Les regards étaient captivés par les nouveautés formelles et techniques, l'informatique et la sociologie.

Ma question initiale semblait incongrue et je la retrouvais entière à la fin de mes études. S'y ajoutait en définitive celle du sens de ce métier et surtout de ce à quoi il pouvait m'amener à collaborer. (...)

(1) Conçu au XIX^e siècle par l'architecte
(Robert Michel Penchaud)